

Claude McKay : races, classes et genre dans le Marseille halluciné des années 1930

4 août 2021 Par François Bonnet

« Romance in Marseille », écrit en 1933, vient d'être publié pour la première fois. Dans la suite de son livre majeur, « Banjo », l'auteur jamaïcain décrit la vie de ces noirs venus d'Afrique, des États-Unis, de la Caraïbe, éblouis par « le port de rêve », ses bouges, ses filles et ses fêtes. C'est dans ce Marseille disparu que McKay explore la condition noire, l'injustice sociale et la sexualité.

C'est l'autre Marseille des années 1930. Pas la ville de Marcel Pagnol, de *Marius*, de *Fanny*, de *César*, pièces de théâtre puis films à succès. Pas de Raimu, pas de partie de cartes, de Bar de la Marine, de tirades larmoyantes. Rien de tout cela, mais des « nègres » et des « négros » en plein exercice de vie et de survie dans la Fosse, ce quartier entre le Vieux-Port et La Joliette qui fut rasé par l'occupant nazi en 1943.

Claude McKay et Marcel Pagnol se sont peut-être croisés à Marseille. Leurs livres sont exactement contemporains, le Marseille qu'ils décrivent date des mêmes années (1928-1932). Son port est alors le symbole de l'empire français, les richesses des colonies passent par ses quais et ses docks. Mais les deux auteurs nous racontent des univers radicalement différents.

Claude McKay © (Héliotropismes)

Pour Claude McKay, Marseille est le « *Dreamport* », le port de rêve pour les marins du monde entier. Et c'est ici qu'un prolétariat noir venu d'Afrique, des îles de la Caraïbe, des États-Unis se débrouille dans le chaudron bouillonnant qu'est la Fosse, ce « quartier réservé » aussi réputé que Pigalle. Sa colonne vertébrale est la rue de la Bouterie, symbole des bas-fonds de Marseille avec son empilement de bouges, de rades misérables, de chambres surpeuplées, de maisons closes et de restaurants.

Ils sont marins en attente d'un cargo, dockers affectés aux pires tâches, ouvriers méprisés par les chefs blancs, vagabonds et aventuriers. Et cette communauté noire confronte ses identités multiples, ses expériences, ses cultures.

« *Ce fut un soulagement que d'aller vivre à Marseille parmi des gens à la peau noire ou brune, qui venaient des Etats-Unis, des Antilles, d'Afrique du Nord et d'Afrique occidentale et se trouvaient tous rassemblés pour former un groupe chaleureux* », écrira plus tard Claude McKay dans son autobiographie, *Un sacré bout de chemin*.

Depuis quelques années, Claude McKay (1889-1948) est redécouvert avec bonheur. Ce Jamaïcain devenu américain est dans les années 1920 l'une des figures du mouvement Harlem Renaissance, véritable révolution culturelle de la communauté noire aux États-Unis, par la littérature, la musique et le jazz, le théâtre et les arts plastiques. Dans une certaine mesure, ce mouvement allait préfigurer ceux pour les droits civiques des années 1940 et 1950.

McKay quitte Harlem pour parcourir le monde, empilant toutes sortes de boulots. Il fait un séjour à Moscou, qui le vaccine du communisme, s'installe à Marseille, vit de tout et de rien

et écrit son grand roman, *Banjo*. Sous-titre : « *Une histoire sans intrigue* ». Effectivement, le livre est fait de longues déambulations désordonnées entre la Jetée, La Joliette et les lieux de perte de la Fosse. Déambulations qui facilitent les conversations : une multitude de personnages se lient, se fâchent, rient et s'engueulent, chacun expliquant ce qu'est pour lui la condition noire.

Sur fond de jazz déchaîné dans les bouges marseillais et d'intenses beuveries, *Banjo* est un roman polyphonique qui met au devant de la scène la complexité des cultures noires, leurs spécificités face à une société occidentale blanche raciste, colonialiste et « déshumanisée ». Traduit en français en 1931 par Paul Vaillant-Couturier et sa femme Ida Treat, *Banjo* a un énorme impact auprès des jeunes écrivains noirs des Antilles et d'Afrique.

Dans sa postface à l'édition de 2015 (éditions de l'Olivier), Michel Fabre rappelle qu'« *Aimé Césaire a salué en McKay l'un des premiers écrivains de couleur à peindre "le nègre debout"*. Léopold Senghor retient surtout *"le monde poétique de paysans qui n'ont pas perdu le contact avec la terre africaine"*. Etienne Léro déclare que McKay a apporté *"marinés dans l'alcool rouge, l'amour africain de la vie, la joie africaine de l'amour, le rêve africain de la mort"* ».

Le grand intellectuel noir américain William E.B. Du Bois avait dit de *Banjo* qu'il était « *une sorte de philosophie internationale de la race noire qui présente un grand intérêt* », considérant, à tort, que la description de Marseille « *ne mérite pas qu'on s'y arrête* ». Or c'est sans doute parce que Marseille est alors cette ville-monde coloniale où se trouvent des noirs de toutes nationalités et de toutes les cultures que McKay a pu aussi bien décrire les détails de la condition noire et des questions de race.

Et voilà soudain que *Banjo* a une suite ou, à tout le moins, un héritier ! Au printemps, la maison d'édition Héliotropismes, basée à Marseille, a publié un livre de McKay dont l'existence était pour ainsi dire ignorée. *Romance in Marseille*, écrit en 1933 alors que son auteur vivait à cette époque au Maroc, n'avait jamais été édité.

Dans sa préface, Armando Coxe raconte comment un tapuscrit a été retrouvé au terme d'un jeu de piste complexe. Il ne s'agissait pas d'une partie ou de passages non retenus de *Banjo*, comme il avait un temps été envisagé, mais bel et bien d'un nouveau roman que Claude McKay n'est jamais parvenu à faire publier.

Le voilà donc, dans une très belle édition réalisée par Héliotropismes, et nous retrouvons Marseille, la Fosse et ses folles débauches tout comme les prolétaires noirs de tous les pays. Mais, à la différence de *Banjo*, *Romance in Marseille* offre une intrigue, d'ailleurs inspirée d'un fait divers, l'histoire d'un docker originaire du Nigeria, Nelson Simeon Dede.

En 1926, Dede s'était embarqué clandestinement sur un bateau quittant Marseille pour New York. Découvert, il fut « *durant le reste du voyage détenu dans la salle de refroidissement des moteurs. A l'arrivée à Ellis Island, les jambes du Nigérian étaient gelées et on dut l'amputer. La compagnie Fabre négocia alors un règlement financier et le renvoya à Marseille. A son arrivée, elle le fit arrêter pour avoir embarqué clandestinement* », écrit Armando Coxe.

McKay, qui connaissait le docker, intervient auprès de la compagnie, menace d'écrire en grand l'histoire. Il obtient la libération de Dede. Et il tient l'intrigue de son roman. Dede

devient Lafala, surnommé Pieds coupés par les « nègres » de la Fosse. Le voilà riche et devenu amoureux fou d'Aslima, l'une des plus belles prostituées des bas-fonds marseillais. Tous les deux sont saisis du rêve d'un retour en Afrique...

Au-delà de l'intrigue et de sa chute, *Romance in Marseille* se lit bien comme une suite de *Banjo*. Mais McKay y explore de manière un peu différente la condition des noirs dans la « civilisation des blancs ». Attention, ennemis de l'intersectionnalité, ne lisez pas ce livre ! Car sous la forme d'un roman et avec une multitude de dialogues d'une vivacité rare, l'auteur entrelace les questions raciales, la lutte des classes et les inégalités, les questions de genre et des sexualités libérées.

Nul besoin de pensum ou de thèses pour cela. Les personnages cherchent leur vie, s'interrogent, se comparent, cherchent chez l'autre ce qu'ils ont ou n'ont pas, expérimentent. Voilà, par exemple, Saint-Dominique, un peu écrivain et beaucoup révolutionnaire, et Falope, ami de Lafala. Que se disent-ils ?

« - Tu n'es d'ailleurs même pas noir. Tu es moitié ci, moitié ça, et tu ne seras jamais quelqu'un de complet, le taquina Falope.

– Bien que tu sois de sang pur, je suis plus noir que toi en pensée.

– Et pas en actes ?

– Eh bien, je n'ai ni plumes sur la tête, ni anneau dans le nez.

– Mais tu as des chaînes aux poignets et aux chevilles. “Prolétaires de tous les pays unissez-vous” [...]

– Je ne crois pas que la meilleure partie du mulâtre voudrait être blanche, mais nous sommes tous divisés, nous avons tous une personnalité double, avec du noir, du brun, du jaune, du blanc ».

Les voilà arrivés à la Fosse. Les orchestres de jazz font un boucan du diable. On boit le vin rouge non pas au verre mais au litre. On cherche un lit dans un garni infect. Les maisons closes ne désemplissent pas. La Fosse se fait métaphore de la société des blancs. Claude McKay raconte Marseille. Il raconte le monde et ses questions aujourd'hui plus actuelles que jamais.